

Civilization (1916) de Thomas Ince vu par Colette

J'ai déjà vu *Civilisation* à Rome, il y a trois semaines. J'ai cherché en vain, ici, certains tableaux que le goût français a taillé. A leur place, on nous a servi un chaud défilé d'armées alliées, et le portrait du maréchal Joffre. Mon Dieu, pourquoi pas ? L'usage se généralise d'accommoder les films selon les conseils et les désirs, parfois judicieux, des acheteurs pour l'étranger. Trois dénouements différents ne sont pas de trop pour le même scénario. « Supprimez l'adultère pour les pays anglais, nous suggère-t-on. Corsez l'agonie pour l'Italie, et n'oublions pas un peu de nu, s.v.p., pour la Russie ! »

Le film de demain sera-t-il une sorte de volapük, intelligible pour l'Esquimau non moins que pour l'Argentin, ou bien faut-il « tourner » ce roman d'amour malheureux pour l'Italie et l'Espagne, ce feuilleton d'aventures pour New York, ce vaudeville sucré pour Rio de Janeiro ? Nous reviendrons là-dessus.

Civilisation nous apporte, comme fit *L'Invasion des Etats-Unis*, les attrait, les mérites et les défauts d'un grand film américain. C'est dire que, au cours de deux kilomètres de clichés excellents, vous trouverez l'imprévu du déjà vu, et le truquage le plus ingénu se superposant parfois à un somptueux et neuf effort de mise en scène. Le détail délicieux n'y manque pas – enfant potelé qui marche à peine et joue déjà son rôle, dialogue du chien savant et de la jeune fille – puisqu'il y a tout et qu'il y a trop.

Une figuration fourmillante, dont chaque unité s'étale, en son moment, à un grand artiste, – des premiers rôles médiocres, exception faite de l'inventeur des sous-marins, cet illuminé lourd de crimes qui, touché par une grâce tardive, meurt en apôtre de la paix. Que vais-je vous conter le drame ? Vous avez déjà compris qu'il s'agit d'un Kaiser menaçant, d'une nation menacée, d'une guerre et d'une paix. Le mysticisme assume, à ses risques et périls, une part fort large, dont il ne m'appartient pas de discuter la candeur protestante, qui met le symbole à la portée des classes les plus jeunes. Ce n'est pas l'heure que l'écran serve de champ de bataille aux confessions. Je regretterai seulement la tangibilité notoire d'un beau Christ qui conserve, en toute simplicité, avec un gras Kaiser-Pilate, devant un livre de comptes, cependant que la Haine, entité costaude et enchaînée, se débat à leurs pieds.

J'avoue que j'ai donné plus d'attention aux tableaux où les Américains sont passés maîtres : mise en scène de foules, de bombardements, de bataille. Un peuple qui invente si intensément la guerre est digne de la vivre, à côté de nous. Il y a cent scènes desquelles on ne peut plus rien réclamer. Une certains chevauchée guerrière, volante sur des nuages de poussière et de fumée, dépasse nos imaginations les plus ailées. Explosions de mines marines, ambulances qui sautent, la famine, la boue qui enlise, rien n'est oublié dans l'étalage haletant, et sans doute salutaire, de toutes les horreurs de la guerre. Des coupures frénétiques – soixante tableaux à la minute, à certains moments – veulent nous donner et arrivent à nous donner une impression de tumulte, de tremblement de terre et d'ubiquité. C'est un artiste, celui qui compose des groupes comme celui de la, mère misérable, serrant contre elle ses trois petits, tandis que défile devant elle une armée invisible dont les ombres, casques et pointes obliques des baïonnettes rayent ses genoux tremblants.

Il faut voir le torpillage du paquebot, tableau d'une minutieuse et véridique horreur, où le vaisseau, sombrant, vide effroyablement ses barques trop chargées de femmes, d'enfants, dans les remous bleus et noirs d'une mer où surnagent, se débattent et disparaissent des têtes blêmes aux cheveux collés, des mains qui griffent l'air et l'eau.

Quittons tous ces sinistres ; notons, pour en sourire, que *Civilisation* nous montre, en fin de compte, un Kaiser qui se repent ! Allons, allons, l'humour américain n'est pas mort.

Source : Colette, « *Civilisation* », *Le Film*, 28 mai 1917, in Odette et Alain Virmaux (éd.), *Colette et le cinéma*, Paris, Fayard, 2004.